

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Z. d' ALEXIS

La poésie romantique en Suisse,  
partie I : Coup d'oeil rétrospectif

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 201-205

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# La Poésie romantique en Suisse

## I

### Coup d'oeil rétrospectif

A en croire Et. Eggis, la Suisse ne serait pas plus l'El-dorado des disciples des Muses que la République de Platon. « Hélas! écrivait-il en 1859, qu'est-ce qu'un poète en Suisse? Quelque chose de vague et d'indécis; on n'en dit pas de mal parce qu'il ne fait de mal à personne; on n'en dit pas de bien parce qu'il ne sert à rien; on ne l'accepte pas, on le supporte. Si nous étions encore au temps où l'on jetait les chrétiens aux bêtes, on enverrait volontiers, en Suisse, les poètes aux gémonies. » <sup>(1)</sup> Il aurait pu ajouter que quand le peuple helvétique aurait réellement vaqué à cette triste besogne jusque vers 1820, grand mal n'en serait pas résulté, car rien n'est pauvre comme notre poésie de la Renaissance au Romantisme. Non pas que les poètes aient manqué, V. Rossel et Philippe Godet dans leurs *Histoires littéraires de la Suisse romande*, en ont découvert à foison; mais ce qu'ils n'ont pu trouver, c'est *un poète, une poésie*. Un poète, ou au moins une poésie! c'est après cela que l'on soupire en côtoyant dans les pages de ces deux littérateurs tant de non-valeurs qu'ils ont accueillies, faute de mieux. Le désert aux espaces arides et sans fin, entrecoupé de quelques oasis enchanteresses n'est-il pas préférable à ces steppes ni stériles ni fécondes où rien ne vous dédommage des étapes monotones et privées de grandeur que vous venez de parcourir? Encore si l'on y était en

<sup>1</sup> Et. Eggis : *Souvenirs de voyage d'un volontaire du pape*, dans les *Etrennes fribourgeoises* de 1898.



manifestation d'art, n'a été qu'une arme au service de la Réforme, un moyen de Propagande ; elle s'est approprié ainsi ces trois caractères, qui ne sont pas plus les caractères de la poésie qu'ils ne le sont de la vraie religion. Tous ceux qui ont étudié de près le protestantisme et en particulier le Calvinisme, ont été frappés de son esprit anti-artistique. Comme des temples, il a exclu des cœurs toute notion poétique. « Analyste à outrance, écrit Valentin Grandjean, il a été jusqu'à dissocier cette synthèse qu'est l'idée de Beauté, à exalter en elle exclusivement le concept de Bien. » Et cela ne peut être que profondément nuisible et au bien et au beau. Le vrai, le beau et le bien sont les attributs inséparables de l'être, et ils se prêtent mutuellement secours. Ne voir dans les choses que le bien, à l'exclusion du beau, c'est pécher, comme de préconiser la théorie de l'art pour l'art. La lecture de nos poètes, sous ce rapport, est instructive. A partir de l'époque où notre littérature commence à s'enrichir, c'est au catholicisme qu'il faut demander les poètes vraiment intéressants.

Si durant la longue période qui nous occupe, notre poésie est essentiellement calviniste, elle n'est pas pour autant originale ni suisse, et ce nouveau caractère tout négatif, qui découle du premier, continue à nous expliquer sa faiblesse. Point d'initiative vraiment nationale ; aucune idée, aucune forme littéraire livrées à la circulation par un de nos auteurs <sup>1</sup>. On s'en console en disant que « nous savons donner aux inventions des autres la viabilité qu'elles n'auraient pas toujours d'elles-mêmes. » Ce n'est qu'un pis aller.

<sup>1</sup> A ce propos, Virgile Rossel a un mot auquel sa compétence de littérateur protestant donne un poids particulier : « Un protestantisme ombrageusement orthodoxe avait effacé jusqu'aux originalités locales. Il n'y avait plus ni Genevois, ni Vaudois, ni Neuchâtelais, il n'y avait plus de Suisses français : tous huguenots. » Il parle du XVII<sup>e</sup> siècle, le XVIII<sup>e</sup> n'amena qu'un changement à peine visible.

Le pastiche et les imitations du français et de l'allemand, si en vogue chez nous ne formeront jamais un grand poète.

L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel;  
Le ruisseau n'apprend pas à couler sur sa pente,  
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,  
L'abeille à composer son miel.

Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,  
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,  
Comme l'eau murmure en coulant.<sup>1</sup>

En 1782, Bridel écrivait en tête de ses *Poésies helvétiques* : Dans aucun pays, la poésie ne brillera d'un plus grand éclat que dans l'heureuse Helvétie... Les sujets seront tirés de la nature alpestre, de l'histoire nationale et des mœurs et habitudes du peuple. » .

C'est, n'est-il pas vrai, un beau programme, capable d'illustrer l'heureuse Helvétie, mais il resta lettre morte. La nature en particulier, nos Alpes si belles et si aimées n'inspirèrent point de lyre digne d'elles. Ceux qui les ont le mieux chantées sont des étrangers : Chénier, Byron, Lamartine, Schiller, Ruskin. Quant à nos poètes et romanciers, a dit un critique doublé d'un artiste, Gonzague de Reynold, à peine parviennent-ils à la hauteur du Jura ; encore, leur faut-il de longues stations dans les vignes de Lavaux et du Vully. L'empreinte de servilité imprimée à notre poésie par plus de deux siècles est encore visible dans la plupart des rimeurs contemporains.

Enfin, reconnaissons-le, la Suisse n'est pas un terrain favorable à la culture de la poésie. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle l'allemand était la langue officielle de Fribourg et du Valais ; le Jura appartenait aux évêques de Bâle, seigneurs étrangers d'origine et de langue. Neuchâtel fut très longtemps une principauté prussienne. Le canton de Vaud, au témoignage d'un de ses plus illustres enfants, E. Rambert, n'a

<sup>1</sup> Lamartine.

point goût aux belles lettres. « En fait de littérature, il demande des almanach, des journaux, des livres de classe, des chansons pour ses fêtes et quelques récits populaires à l'usage des bonnes âmes, des femmes et des enfants. »

A ces circonstances défavorables, ajoutez que jusque bien avant dans le XIX<sup>e</sup> siècle, nos cantons formaient chacun un peuple vivant une vie à lui, avec une constitution vraiment autonome et des mœurs aux originalités propres. Le nivellement que le Calvinisme, d'après V. Rossel, amena dans les cantons qui acceptèrent les nouvelles doctrines, loin de créer un centre commun d'aspirations et de pensées, terrain nécessaire à la culture des lettres, leur fut, nous l'avons vu, nuisible.

Aujourd'hui quelques-unes de ces causes ont disparu, mais notre pays continue à être en butte à deux influences tout à fait différentes : français de langue, il subit l'infiltration des idées germaniques, avec lesquelles il est en contact continuel, et auxquelles il s'ouvre facilement. De là, dit V. Grandjean, cette bizarrerie d'un peuple exprimant en français, des pensées dont la tournure, dont l'essence même est allemande.<sup>1</sup>

Voilà, nous semble-t-il, les raisons qui ont arrêté l'essor de notre poésie jusqu'au Romantisme et qui font qu'aujourd'hui encore les Muses trouvent si peu de vrais disciples chez nous.

Ces considérations nous ont retenu plus longtemps que nous ne l'aurions voulu. Elles contribueront à faire mieux ressortir le mérite des *rari nantes* qui, passant sur les difficultés, que nous avons énumérées, ont légué à la postérité des œuvres durables.

(A suivre)

Z. D'ALEXIS.

<sup>1</sup> « Pour parler une langue, il faut d'abord penser dans cette langue, il y a entre l'expression et la pensée une corrélation étroite ; il faut avoir sucé en naissant le vin de la patrie, être vraiment sorti du sol. » Drumont : *La France juive*.